

Écrire le mot *Fin*

Céline Cyr

Numéro 74, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6038ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cyr, C. (2006). Écrire le mot *Fin*. *Brèves littéraires*, (74), 65–68.

CÉLINE CYR

Écrire le mot Fin

Le cancer a attaqué ses poumons de façon sournoise. Une toux persistante l'a obligé à passer un examen médical. Dès l'annonce des résultats, sa vie a basculé. Pour combattre cette maladie insidieuse, il a abandonné les Gitanes filtre qui accompagnaient son quotidien depuis trente ans. Il a accepté la chimiothérapie, subi des traitements de radiothérapie, avalé toutes sortes de pilules avec l'espoir de guérir accroché au cœur. Échafauder des projets d'avenir pour donner le moins de place possible à l'échéance ultime fut sa manière de survivre. Le cancer a continué de le ronger par morceaux. Quand la maladie a envahi son foie, puis ses intestins, elle a causé au creux de son ventre de si grands ravages que le désespoir y a fait son nid. Il a abdiqué. Il a accepté que la maison de soins palliatifs devienne son dernier refuge, avant l'éternité.

Le voilà qui y entre la tête haute, comme s'il fallait afficher sa fierté d'être un combattant défait par un adversaire plus fort et plus coriace que soi. Ce lieu rempli de mourants est paisible en ce matin d'automne. Ni la lumière ni la beauté ne peuvent dissiper sa peine, pas plus que la tristesse de la femme qui marche avec lui en tenant sa main tremblante. L'homme chancelant suit docilement le médecin. Il avance en silence, lentement, le dos courbé, presque résigné au sort qui l'attend. Son souffle court l'oblige à faire de nombreuses haltes. « Je ne suis pas pressé

d'y arriver », ne cesse-t-il de répéter. La femme renifle, mais se tait. Une fois dans la chambre, le médecin leur donne quelques consignes d'usage, annonce qu'il reviendra plus tard et leur souhaite bonne chance. Bonne chance pour quoi au juste ?

L'homme, fatigué, ému, s'assoit avec peine dans le fauteuil près de la fenêtre pour reprendre son souffle. La femme pose la valise sur le lit et entreprend d'aménager ce nouveau territoire comme s'il était important de mourir dans un lieu douillet et confortable. « Viens voir comme c'est magnifique », murmure-t-il. Elle s'approche. Le fleuve tranquille berce des voiliers blancs. Le ciel est parsemé de nuages obèses qui flottent paresseusement au-dessus des arbres colorés. « Il fait trop beau pour mourir aujourd'hui. Me faudrait un jour de pluie pour que je me laisse aller. » Elle se perd dans la contemplation de ce paysage superbe qu'il va bientôt perdre. « Tu sais, je t'aurais accompagné jusqu'au bout du monde, mais j'aurais préféré que le bout du monde ne soit pas cet endroit-ci », dit-elle. « Si c'est trop difficile, pars maintenant. Je m'arrangerai tout seul », répond l'homme, d'une voix bourrue et froide.

Quand la bénévole frappe à la porte pour offrir son aide, ils répondent qu'ils n'ont besoin de rien. La femme défait la valise avec des gestes brusques et l'homme installe son ordinateur portable. Depuis que cette maladie l'accable, il raconte son histoire à l'écran pour laisser le récit de sa vie en héritage. Il s'accroche à l'illusion d'éternité que donnent les mots. « Quoi écrire maintenant que le décompte fatal est commencé ? » Il pose la question à la femme qui se tait. Elle range quelques vêtements dans les tiroirs,

des photos sur l'étagère, des livres sur la table de chevet. Elle épargne les restes de sa vie. Dans cette chambre, il n'y a qu'un homme paniqué devant un écran vide et une femme obstinément silencieuse à cause des larmes coincées au fond de sa gorge.

L'homme touche le clavier de ses doigts tremblants. Avant que sa vie ne lui échappe, il veut s'ancrer dans la mémoire des autres. Dernier chapitre, voilà le titre tout simple qu'il choisit pour la conclusion. Mais taper *Dernier* a été si difficile qu'il éclate en sanglots. La femme s'approche, met doucement la main sur son épaule, et quand elle voit ce qu'il a écrit, elle tente un geste pour effacer. Il la repousse brusquement. « Laisse-moi écrire ce que je veux ». Elle recule. Et même s'il croule sous la peine, il flatte la souris qui se met à danser tout de travers. Puis elle trouve son rythme. Ses doigts s'agitent maintenant sur le clavier qui parle. Les verbes glissent entre les lignes, puis se fixent sur l'écran. Il greffe sa vie sur un disque dur afin d'exister plus longtemps.

« Si tu veux vraiment participer à mon histoire, tu écriras le mot *Fin* quand je serai mort », dit-il. Cette phrase mordille l'âme de la femme, déjà écorchée par l'indifférence. A-t-elle déjà fait partie de l'histoire de cet homme ? Il a vécu sans se soucier d'elle et il prépare sa mort de la même manière, comme si elle n'existait pas. La femme reste là à se demander pourquoi il est si difficile de le quitter. Tranquillement, elle se dépouille de sa colère. Elle enfouit son ressentiment au lieu de crier comme elle en aurait envie. Elle biffe de son vocabulaire : *rébellion*, *frustration* et *insatisfaction*. Elle retient entre ses dents les phrases venimeuses et explosives qui diraient avec hargne

quel genre d'homme il fut pour elle. Les adjectifs *égoïste, narcissique, prétentieux, suffisant, arrogant* et *sarcastique* ne dépassent pas le bout de sa langue. Parce qu'il va mourir, elle épure son style. Pour lui parler, pour atteindre son cœur, utiliser le conditionnel paraîtrait ironique. Elle renonce au futur parce qu'il n'a plus d'avenir. Le passé simple ou l'imparfait contiennent trop de nostalgie, de souffrance même, pour qu'elle les conjugue avec lui.

Alors, elle se tait, comme à son habitude. Dans cette chambre blanche et devant ce fleuve tranquille, elle espère voir son père lever la tête, la regarder dans les yeux, lui murmurer des paroles parsemées de gentilleses à l'oreille, la serrer dans ses bras. Elle attend ce *Je t'aime, ma fille* qui lui donnerait un peu de courage pour écrire le mot *Fin*.